

Bruno LATOUR, *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*

Paris, Éd. La Découverte, coll. « Armillaire », 1999

Philippe Hert



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6525>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.6525](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.6525)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2002

ISBN : 978-2-86480-839-8

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Philippe Hert, « BRUNO LATOUR, *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie* », *Questions de communication* [En ligne], 1 | 2002, mis en ligne le 12 décembre 2012, consulté le 09 décembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6525> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.6525>

Ce document a été généré automatiquement le 9 décembre 2021.

Questions de communication is licensed under CC BY-NC-ND 4.0



Bruno LATOUR, *Politiques de la nature.* *Comment faire entrer les sciences en* *démocratie*

Paris, Éd. La Découverte, coll. « Armillaire », 1999

Philippe Hert

RÉFÉRENCE

Bruno Latour, *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, Paris, Éd. La Découverte, coll. « Armillaire », 1999, 383 p.

- 1 Dans cet ouvrage qui poursuit la réflexion entamée dans *Nous n'avons jamais été modernes* (1994), Bruno Latour s'attache à montrer comment concevoir ensemble le collectif des hommes et de la nature. L'auteur formule la nécessité de réintégrer dans la réflexion sur nos démocraties des questions laissées jusqu'ici aux scientifiques, qui concernent pourtant la vie publique. L'auteur s'attaque au projet de l'écologie politique, en l'interrogeant à la lumière de l'anthropologie symétrique dont il s'est fait le champion. Selon ce point de vue, ni l'écologie, ni la politique ne sont en mesure d'articuler les faits avec les valeurs, c'est-à-dire la nature souvent perçue comme « indiscutable » avec la parole publique, ou encore l'autorité (des sciences) et la parole (politique). L'ouvrage propose une alternative à ces oppositions qui ne tiennent plus, au vu des travaux de la sociologie des sciences. Il ne s'agit donc pas de politiser les sciences, mais de tirer les conséquences, pour la philosophie politique, de la place à laquelle nous avons mis la nature.
- 2 Bruno Latour annonce avec insistance que la politique n'a pas besoin d'une extériorité – c'est-à-dire une référence à la réalité objective – pour se faire. Selon lui, une grande partie de cette nature externe est déjà intégrée à ce qu'il appelle le collectif composé de la société et des choses travaillées par la société. Ce livre est une attaque en règle contre tous ceux (épistémologues en tête), qui font fonctionner le clivage entre la

Science et la Politique, à comprendre comme une opposition entre la réalité des faits de notre monde commun et les bas intérêts humains. Les choses étant alors clarifiées, il devient possible d'envisager sous un regard neuf en quoi consiste à faire de la politique dans un monde sans Nature. Latour déjoue rapidement le piège habituel visant à l'accuser de relativiste acharné : cela ne signifie pas qu'il n'y a plus de réalités externes, mais simplement qu'il y a des natures, avec lesquelles composer éventuellement – tout comme il y a des cultures. Juste retour des choses qui a des conséquences importantes : ce qui est objectif et indiscutable – la réalité extérieure – ne saurait servir de cadre de référence à partir duquel penser le social, les discours, les cultures, etc. Ce qui était déjà connu de la sociologie des sciences se trouve réinterrogé dans la perspective de la construction des démocraties.

- 3 Pour préciser cette position, un cas pratique peut être utile – ce qui fait malheureusement défaut dans ce livre. Par exemple, dans l'affaire de la vache folle, quels choix politiques doit-on appliquer face à cet objet mi-social, mi-naturel (sachant que ces anciennes catégories ne peuvent servir d'explication) ? Prions, vaches malades, abattage du bétail, traçabilité, viande made in France, médiatisation de l'inquiétude des consommateurs, évolution de leurs habitudes alimentaires, industrie agro-alimentaire : Bruno Latour parlerait sûrement d'imbroglie dans lequel la fermeture des frontières aux importations de viande n'est pas plus politique que ne sont naturels les prions. Tous participent de la mise en place d'un collectif qui nous impose de modifier nos pratiques (les prions sont politiques dans ce sens), ou qui fait que les consommateurs se mettent soudainement à déconstruire, à une vitesse vertigineuse, le mythe de la viande rouge, saine et naturelle.
- 4 Nombreux sont les exemples qui pourraient montrer que le modèle fustigé par l'auteur (du clivage Science/Politique) est très souvent présent en tant que modèle implicite dans le traitement médiatique des affaires publiques faisant appel à une forme d'expertise. Ainsi, rares sont les cas où l'autorité d'un l'expert ne sert pas de cadre de définition et de légitimation d'une situation impliquant la nature sous une quelconque forme. Si l'expert en question est jugé non objectif, c'est-à-dire incapable de faire le travail de séparation entre les faits de la nature et les discours, l'explication habituelle est qu'il cherche à dissimuler la vérité, qu'il subit des pressions, etc. Même lorsque les experts sont accusés, la nature, immuable, n'est pas pour autant mise en cause en tant que catégorie abstraite héritée de notre histoire, et comme alibi servant de barrière à une « invasion » par des préoccupations « non rationnelles ».
- 5 L'apport du livre est double : d'une part, il nous ouvre des pistes pour penser la manière dont le local et le global jouent ensemble pour définir notre monde commun ; d'autre part, il nous invite à quitter l'opposition idéalisme-réalisme (celle entre l'extériorité objective des faits et variabilité continue des représentations culturelles ou celle entre volonté politique et intérêts sous-jacents) en dénonçant le pouvoir qui fonde cette opposition. Bien des propos apparaissent dès lors dans toute leur naïveté – dans le meilleur des cas –, ou dans toute leur mauvaise foi, comme la volonté de rationaliser notre monde à force d'objectivité – comprenons par là d'avoir, pour certains, des informations de plus en plus précises, rapides, pertinentes, et de les traiter en temps réel. C'est une bouffée d'oxygène appréciable lorsque l'on pense au marasme ambiant des propos sur les NTIC.
- 6 Afin de spécifier l'apport de ce type de recherches à celles concernant l'information et la communication, on détaillera un des nombreux concepts proposés : l'attachement. Il

s'agit d'aller, pour simplifier, au-delà du bien et du mal, avec les armes – ridicules en apparence – de ce qui nous attache à autrui et aux choses. Au lieu d'épurer, naturaliser et exclure : complexifier le collectif, intriquer davantage de propositions contradictoires, articuler toujours plus d'humains et de non humains. On l'aura compris, Bruno Latour règle son compte au mythe de la caverne : la seule transcendance est celle produite par le collectif, et non pas une soi-disant rationalité objective et indépendante. Voilà une définition du savoir et du social qui met la capacité d'attachement – à tout ce et ceux – qui nous fait nous « mouvoir » (et non pas la raison) au cœur de la construction de la société.

- 7 En proposant une vision aussi large, il nous laisse cependant sur notre faim. Car si l'on peut adhérer avec intérêt aux principes qu'il énonce, tout le travail reste encore à faire – comme l'auteur l'avoue lui-même – pour que ceux-ci ne restent pas lettre morte. Que faire pour que ce travail de construction du collectif ne soit pas un beau projet abandonné (on pense à l'analyse d'Aramis, le projet de véhicule automatique) ? Sur ce point, l'ouvrage ne donne guère de pistes. Comment son auteur – grand spécialiste des médiations et traductions entre savoirs/pouvoirs, qu'ils soient locaux ou globaux – envisage-t-il d'incarner ses arguments, notamment en matière de participation citoyenne ? Pour le dire autrement : s'il est très bien attentionné à l'égard des non-humains, en leur conférant une « âme » politique, que fait-il en revanche de ceux – malheureux hommes, indécis et si changeants ! – qui ne veulent pas suivre les programmes politiques ? Nous n'avons pas le choix : accidents, catastrophes et négligences ne manquent pas, l'actualité le rappelle assez, pouvant constituer autant d'événements suffisamment graves pour que nous nous sentions concernables. Les natures s'invitent toutes seules, à grand bruit s'il le faut (et on le sait bien, la proposition « les experts n'ont qu'à prévoir » ne peut plus servir de cache-misère). On se risquera à une interprétation : ce que Bruno Latour propose lorsqu'il montre la construction d'un collectif nouveau est une théologie laïque. La construction de proche en proche du collectif est ce que la théologie s'est efforcée de faire en vingt siècles. Elle a peut-être des choses à nous apprendre sur ce qu'est un collectif mélangeant humains et nature. Elle a su penser le corps autrement que la modernité, qui n'a fait que l'évacuer toujours davantage. Il y a une piste – et non des moindres – qui est utile pour penser, notamment, les technologies de la génétique. Cette piste passe par l'auteur par la prise en compte de ce(ux) qui nous attachent (aux choses, à autrui) et par leur intégration progressive dans un collectif. C'est une réflexion qui prend le contre-pied d'une pensée un peu trop assurée de ce qui compose le monde dans lequel nous vivons, qui nous lie ensemble et nous permet de prendre des décisions. Dès lors, elle ne saurait qu'intéresser un chercheur en information et communication.

AUTEURS

PHILIPPE HERT

GRICP, université Nancy 2